

Colloque Enap – Ce que la formation fait aux individus

« Les foules conviées »

Avant de commencer, je voudrais dire 2 mots sur le trio que nous formons.

Celui-ci est né à la faveur de discussions autour de la machine à café d'abord avec la découverte de centres d'intérêts communs – notamment autour de questions relatives aux rapports de pouvoir, aux rapports aux corps – Ensuite, beaucoup plus consciemment et formellement, nous avons, ensemble souhaité ré-interroger ces questions de pouvoir et de corps à l'aune de nos disciplines respectives : l'art et la sociologie.

Notre démarche alors a consisté à se demander ce que l'art et la sociologie pouvaient se dire l'un à l'autre et ce qu'ils pouvaient ensemble dire du pouvoir et du corps.

C'est sous cet angle que nous allons tenter de répondre à la question du colloque « ce que la formation fait aux individus ». Pour cela nous portons notre regard sur la catégorie des personnels en uniforme et, plus précisément, sur ce que la formation au port de l'uniforme, aux techniques militaires de salut, de marche, de revue fait au corps des individus.

Voilà un peu notre programme.

Le discours commun s'applique très largement à considérer que le port de l'uniforme pour un professionnel de la sécurité, à l'instar du costume pour un acteur, n'est absolument pas anodin. L'un et l'autre façonnent l'entrée dans un rôle.

Certains acteurs parlent même d'*habiter leur costume* ou encore d'*enfiler une deuxième peau*. Le costume est donc tout à la fois le lieu d'une existence et le substrat d'une identité. Tout se passe comme si l'acteur était, alors, ce qu'il joue.

Cette identification au rôle est exacerbée lorsque : au costume s'adjoignent des apprentissages corporels. Quand l'acteur apprend à marcher comme Le Roi Lear, à se tenir comme le Roi Lear, à occuper l'espace comme le Roi Lear... bref à incarner dans sa dimension corporelle et physique ce personnage, au point que parfois, en sortant de scène, il en conserve certaines attitudes et certaines postures.

Restent toutefois plusieurs questions en suspens : celle de la conviction réelle de l'acteur d'une part et celle de la façade d'autre part, c'est-à-dire de tout ce qui existe pendant les représentations et disparaît à la fin.

Si l'on quitte la scène proprement théâtrale et le Roi Lear pour s'intéresser à la scène professionnelle et au rôle ainsi qu'au personnage du surveillant, nous pouvons prolonger le propos.

La formation professionnelle en alternance est un théâtre singulier : un acteur doit y apprendre son rôle tout en partant en tournée pour le jouer. Et disons-le, contrairement au théâtre, toutes les répétitions se font d'emblée en costume. Sur ce point, la distribution des uniformes constitue un moment inaugural de grande importance, et ce à plusieurs niveaux : celui du corps de l'individu et celui du corps professionnel.

L'entrée dans le corps des surveillants passe, non pas par une prise de corps, mais par une prise sur le corps de l'individu. L'uniforme lui donne l'air d'un surveillant, et c'est un uniforme qui affiche ostensiblement des références militaires et policières.

Le treillis, les chaussures, les grades de poitrine qui se grippent au polo, le ceinturon plus adapté au port des alarmes, les gants, ne sont pas simplement des éléments de confort, tels qu'ils ont été présentés par l'institution, ils consacrent aussi l'appartenance des métiers de la surveillance au domaine de la force publique et de la sécurité.

L'uniforme transforme immédiatement la présentation de soi, désormais les signes les plus visibles et les plus immédiatement accessibles sont ceux de la force publique et de la sécurité.

Et le corps ainsi revêtu devient un corps de la force publique et de la sécurité.

Mais il mute aussi en un corps qui fait corps puisque le bien nommé uni-forme, uniformise les individus et neutralise les singularités individuelles.

C'est bien l'uniformisation du groupe par l'uniforme qui forme les corps des surveillants et forme le corps de surveillants.

Cette identité corporelle et corporatiste est renforcée par une série d'apprentissages qui discipline les corps et, une fois encore les uniformise.

On apprend à porter un uniforme et à le porter uniformément, semblablement à tous, selon des normes réglementaires. On apprend également à marcher, se tenir, se placer, s'ordonner, saluer en uniforme et ce uniformément, semblablement à tous, selon des normes protocolaires.

L'élève est donc soumis à un apprentissage de techniques du corps qui relèvent de la discipline et qui le place sous l'emprise de normes contrôlant le corps, de normes qu'il doit intérioriser pour incarner (au sens premier) les valeurs associées à la discipline ; qu'il doit intérioriser pour incarner la discipline individuelle et collective.

L'image du spectacle induit celle des coulisses ou plus exactement la question d'un hors champs.

Lors de la remise des uniformes, le gymnase de l'Énap devient cette immense scène de théâtre sur laquelle le jeu de l'incorporation se déroule pour les novices avec des codes plus ou moins clairs. Le spectacle est double, d'abord les élèves tentent d'interpréter au mieux le rôle que l'on attend d'eux, puis l'institution tente de les cadrer au mieux. Les élèves ont des gestes maladroits ou maîtrisés selon leurs expériences de corps dans un uniforme, ils miment les attendus d'un corps dans un uniforme de surveillance. Un collage s'opère entre une image attendue, exprimée par des formateurs qui la fabriquent avec leurs propres expériences et les consignes institutionnelles.

Par groupe, les élèves se voient transformés extérieurement, ils s'admirent, ils se moquent et ils deviennent les premiers spectateurs d'eux-mêmes avec cette conscience aiguë d'être arrivé quelque part, sans pour autant être devenu quelqu'un autre. Rapidement, les formateurs ajustent les débordements, ils rappellent l'exigence du port de la tenue, parfois des mots cassants accompagnent les ordres donnés sans sourires. La tentative d'uniformisation des individus se trouve souvent contrariée par une foultitude de petits signes. Ceux qui sont ajustables facilement seront enlevés : objets d'appartenances religieuses, bagues, boucles d'oreilles énormes. Les coupes de cheveux, les barbes et les maquillages seront mises à la mode de la maison. Mais les formes dissonantes de certains corps le resteront et décaleront immédiatement l'idéal d'un corps en uniforme. Le corps résiste et la peau s'y met en se dotant de signes jadis attribués aux bandits, les tatouages. Ils gambadent d'une oreille à un cou, d'un avant-bras à un pouce, partout ils racontent de façon tantôt énigmatique, tantôt explicite la vie intime devenant soudainement et peut-être problématiquement, extime. Nous imaginons sans peine, la difficulté nouvelle d'une gestion d'un corps se racontant au delà des plis des polos.

Ces premières tirades invisibles à l'image, constituent ce premier hors-champs silencieux mais fortement symbolique d'une entrée dans le dispositif d'apprentissage. Le second hors-champ échappe à toute surveillance possible puisqu'il se déroule sur les réseaux sociaux. À la sortie du gymnase, les groupes se reforment et les élèves en uniforme attendent les retardataires. Ils commencent alors à se photographier les uns les autres, en adoptant des postures de beaux gosses ou singeant des poses issues de l'imaginaire cinématographique calqué sur la figure du flic, fringuant et vulgaire à la fois. Les selfies inondent les familles, transformant la scène agenaise en scène internationale.

Une nouvelle foule de spectateurs admiratifs ou rigolards est conviée à ce spectacle hors-champs.

Le hors-champ révélé par la perception de l'artiste, signale un corps qui se dérobe aux injonctions de la formation, ou qui résiste et parfois, on l'a vu, qui résiste à son corps défendant.

Pourtant, dans la logique institutionnelle, le corps en formation est un corps qui doit rentrer dans l'ordre. Avec le recours à ces techniques de disciplines, c'est un peu comme si le métier s'apprenait par corps. Mais que retient-on vraiment quand on apprend par corps ?

Cette question se pose d'autant que nous savons que le corps qui se présente en formation est un corps qui a été façonné par la vie et qui contient et véhicule des habitudes, des attitudes, des manières d'être, des goûts aussi ou des pratiques qui sont durables et assez robustes au changement.

Pour le dire plus sociologiquement, c'est un corps qui a déjà été façonné par les conditions matérielles et culturelles d'existence dans lesquelles il a été placé. C'est un corps qui a incorporé des dispositions sociales spécifiques. En d'autres termes, dites-vous que nous sommes en fait des animaux historiques c'est-à-dire

que nous portons en nos corps des sensibilités et des catégories acquises qui sont le produit sédimenté de nos expériences sociales passées (L. Wacquant). Là d'où nous venons, le milieu d'où nous venons, la classe sociale dont nous venons ne sont pas seulement des lieux et des moments, ce sont véritablement des matrices.

On comprend alors (pour la question qui nous occupe) que : Le corps qui se présente en formation est façonné et marqué dans ce qu'il y a de plus profond et de plus profondément inconscient (nous dit Bourdieu) et il l'est de manière stable et durable. Aussi, peut-on supposer que les apprentissages des techniques du corps, les apprentissages de cette discipline restent au niveau le plus superficiel du corps et ne sont pas transposables à d'autres domaines, à d'autres lieux, à d'autres aspects que ceux qui ont cours sur le moment.

La question reste donc entière de savoir où sont vraiment les effets de ces techniques et de ces apprentissages.

L'école est sans nul doute le référent auquel le terrain doit se rapprocher, pour paraphraser les mots d'un formateur. Néanmoins, il reste le lieu d'une répétition sans décor et sans l'acteur miroir, le détenu. Les répliques sont alors difficiles à donner, mais les mots qui entourent cet imaginaire du détenu constituent des clefs d'accompagnement de cette incorporation. Il s'agit plus d'un travail sur un corps mental que sur un corps physique, tant l'uniforme n'est ici qu'un instrument d'appartenance sans effet (sauf peut-être le bleu ciel des lieutenants sur le bleu marine des surveillants). Le premier stage constitue ce premier mouvement vers l'incorporation au corps pénitentiaire avec sa violence, ses transmissions de savoirs par les pairs et les premiers contacts avec les détenus. Néanmoins l'uniforme ne semble pas être suffisant pour être du métier. À écouter des auditeurs de la magistrature raconter leur stage pénitentiaire, il semble que leurs corps dans l'uniforme, leurs façons de se déplacer sur la

cursive, leurs gestes et leurs mots, les désignent inmanquablement comme des non-surveillants. L'artifice de l'uniforme tombe, même pour ceux qui ont mis des faux grades. Les personnes détenues y voient clair.

Comme il est frappant d'observer ces élèves surveillants lors de leur premier stage, qui malgré leurs carrures, étaient comme absent de leur uniforme tant ils ne savaient pas comment faire bouger leurs corps dedans, tant ils doutaient des bons gestes et la bonne place à adopter. J'avais l'impression de les voir flotter dans une image d'eux, pas encore exactement eux dans l'image du métier.

Alors on voit bien par rapport à ce qui vient d'être dit que la question des effets, c'est-à-dire de ce que feraient l'uniforme et les techniques de discipline sur le corps et le comportement (ou l'attitude) des élèves est une question complexe parce qu'en tant qu'individu, nous sommes toujours pris par un ensemble de variables (liées notamment à notre histoire singulière) qui font que c'est difficile, comme ça, d'attribuer à cela un effet précis sur les comportements.

Par contre, et c'est là que les choses deviennent particulièrement intéressantes pour nous, c'est que *l'effet de monstration* que génère l'institution (qu'elle produit) – en choisissant de faire ce qu'elle fait – en dit beaucoup plus sur ce qu'elle est en tant que telle, que sur ce qu'elle fait aux individus.

Pour comprendre ce point-là, on est obligé de parler de la fonction politique et symbolique de l'institution.

Et pour comprendre ce que recouvre la notion de fonction politique et symbolique, eh bien il est souhaitable que nous nous arrêtons sur quelques aspects de la formation.

De manière générale, on peut dire qu'il y a un retour et un recours à une forme de discipline mais on peut dire aussi qu'il y a un élargissement des domaines d'interventions de l'école sur la vie et la socialisation des individus. En effet, aujourd'hui, l'école énonce et appelle un ensemble de principes et de valeurs qu'elle attend de voir respecté et appliqué. Ces valeurs et ces principes sont devenus quasiment « sacrés », homogènes et n'ont pas besoin d'être justifiés pour exister. Disons-le d'emblée, ces valeurs ne constituent pas une particularité de l'Énap ; ce sont celles aussi que l'on trouve placées en exergue des règlements intérieurs des établissements scolaires fixant les droits et les devoirs des membres d'une « communauté », pour reprendre le vocabulaire usuel. Par exemple, on parle, dans ces règlements, de liberté, d'égalité, de dignité, de neutralité et de laïcité, *etc.*

Ces valeurs sont très fortes et on voit bien qu'elles ne recouvrent pas que le domaine professionnel. Elles sont bien au-delà de nous. Je disais juste avant qu'elles étaient « sacrées »... elles sont même transcendantes au sens fort du religieux. Dans ces conditions, *l'égalité, la liberté, la dignité* ne concernent pas seulement l'utilité professionnelle ; ces valeurs ont une fonction symbolique. Et là encore, du point de vue de cette dimension symbolique, il n'y a rien de bien nouveau dans la mesure où on retrouve *classiquement* la mission dévolue à l'école républicaine française de former des citoyens français adhérant aux représentations « sacrées » de la nation, de la raison et de la République au-delà de leurs différences de classes (comme on rencontre sur la « place d'honneur » de l'Énap, simultanément des directeurs, des surveillants ou des CPIP dont les origines sociales ne sont pas nécessairement superposables et que l'on rassemble sous des valeurs que l'on souhaite commune, comme celle, par exemple, de l'égalité).

À partir de là ce qui est intéressant à observer c'est la disruption entre ces valeurs, la militarisation du corps pénitentiaire et le dispositif de formation en

train de se faire. En effet, les valeurs dont nous parlons ne se développent pas dans le vide, hors de tout ou en tout cas dans la seule perspective de convertir (ou contenir) des individus. Elles se branchent sur le politique. Au fond, on peut dire que l'institution pénitentiaire, en mettant en scène l'ordre républicain, réserve aussi à ses participants la volonté de son projet politique qui est notamment celui de se positionner au cœur du dispositif de sécurité publique.

Là on est un peu au cœur du problème car il ne suffit pas de décréter des valeurs pour qu'elles soient acceptées, comprises et partagées, et encore moins pour qu'elles soient transférées. C'est à ce niveau que l'institution pense qu'elle a une fonction de promotion de ces valeurs-là. Et pour ce faire, elle a besoin de se montrer et d'être vue. Autrement dit, les rassemblements de fin de formation, comme toutes les formes ostensibles de discipline, participent davantage du projet de légitimation de l'autorité de l'institution que d'une possible intériorisation par les élèves des valeurs qu'elle promeut. Finalement, dans le projet de formation d'un surveillant, dans le souci de le discipliner, il y a aussi le souci d'une image de discipline et d'ordre de l'institution.

C'est ce que l'historienne Arlette Farge nomme les « foules conviées », c'est-à-dire la convocation ou le rassemblement d'un groupe organisé autour d'un évènement mis en scène par l'autorité. Le contrôle de l'ordre est ainsi espéré.

Sous le soleil chauffant du 14 juillet au défilé militaire, le grand récit national des armées est évoqué avec des reconstitutions sonores et des engins d'autres époques glorieuses s'ébranlent devant les yeux humides des invités. Puis les corps défilent, la foule applaudit, heureuse et sincère de son émotion. Soudain, la tribune dans laquelle je suis, se lève. Des murmures puis bientôt des hourras et des encouragements s'échappent. La pénitentiaire défile. Aucune maladresse dans les gestes, rien ici ne les distingue des autres corps militaires.

Derrière nous, deux hommes huent ce passage, pour eux, cet uniforme n'a rien à faire ici. La tension est palpable mais elle se dissout dans le symbole qu'offre cette visibilité d'un uniforme oublié, rarement célébré, honteux pour certains. La pénitenciaire réclame une appartenance visible à cette république, à ses valeurs en prenant le chemin du militaire. Notre république a choisi de célébrer ses armées le 14 juillet, mais ne célèbre pas l'ensemble de ses différents corps de fonctionnaires.

La cérémonie de fin de formation des élèves contient cette même tension. Les corps en uniforme ou non, se maintiennent dans une unité de forme pour affirmer une appartenance. Le bleu des uniformes et le noir des personnes en civils fabriquent une image formelle mêlant neutralité et modernité à la fois (le bleu étant la couleur la plus consensuelle aujourd'hui et le noir celle héritée de l'élégance de la modernité). La distance de la prise de vue (pour fabriquer l'image) englobant les corps évite toute possibilité de décalage par ces corps et leurs détails de l'ordre imposé. En même temps que l'image ne dit plus rien des individus qui la composent, elle les anonymise. L'image souvenir qu'elle fabrique n'en est plus un. La mémoire vive du moment se joue ailleurs. L'appartenance au corps se pense encore dans un hors-champ. Par groupes de référence, les élèves et leur formateur se recomposent une autre image. Une photographie dans laquelle leurs corps expriment par le geste ce qu'ils commencent à devenir. Pour la première fois peut-être, ils montrent d'eux d'où ils viennent (un membre de la famille est parfois celui qui fait la photo) et ils bougent dans l'uniforme en sachant exactement que le sens de son usage commence dès le lendemain, à l'ombre de la république.

Contribution écrite avec Guillaume Brie, enseignant-chercheur en sociologie, École nationale d'administration pénitenciaire, France ; Cécile Rambourg, enseignant-chercheur en sociologie, École nationale d'administration pénitenciaire, France ; Arnaud Théval, artiste, France.

